

## Bâti au carrefour des voies ferrées

GILLES LAUZON, *Pointe-Saint-Charles. L'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930*, Québec, Septentrion, 2014, 246 pages

Ian Mercier

Volume 9, numéro 2, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73661ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (imprimé)

1929-5561 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mercier, I. (2015). Compte rendu de [Bâti au carrefour des voies ferrées / GILLES LAUZON, *Pointe-Saint-Charles. L'urbanisation d'un quartier ouvrier de Montréal, 1840-1930*, Québec, Septentrion, 2014, 246 pages]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 9(2), 7–8.



## BÂTI AU CARREFOUR DES VOIES FERRÉES

Ian Mercier

Candidat à la maîtrise en études québécoises. UQTR

GILLES LAUZON  
**POINTE-SAINT-CHARLES.  
L'URBANISATION D'UN  
QUARTIER OUVRIER DE  
MONTRÉAL, 1840-1930**  
Québec, Septentrion, 2014,  
246 pages

Bien des études qui traitent des quartiers ouvriers au XIX<sup>e</sup> et au début du XX<sup>e</sup> siècle insistent sur la précarité des ménages et les conditions de vie difficiles des travailleurs, légitimant ainsi l'interventionnisme et l'aide sociale qui viendront. Ce point de vue misérabiliste est critiqué par Gilles Lauzon. Dans ce livre, il décrit l'évolution socioculturelle du quartier Pointe-Saint-Charles par l'histoire de ses industries, de ses constructions, mais surtout des gens qui y ont habité. Il s'agit d'une histoire incarnée où l'*agentivité* des familles, dans un contexte d'industrialisation et d'urbanisation, est mise en évidence.

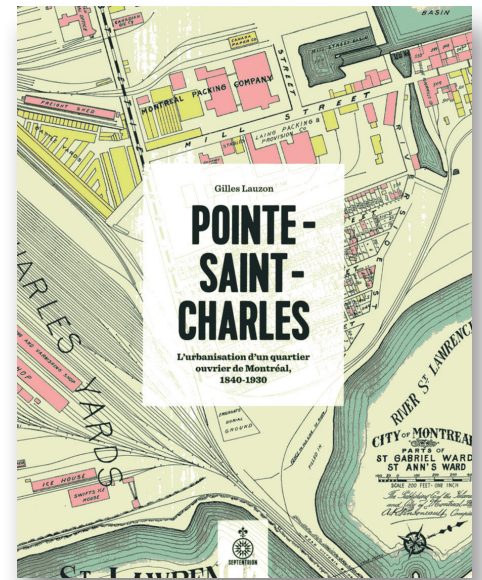
Le propos de cet ouvrage, situé à la croisée de l'histoire urbaine, de l'histoire sociale et du patrimoine architectural, s'accorde parfaitement avec les qualités professionnelles de l'auteur, à la fois architecte, historien et spécialiste des quartiers ouvriers montréalais. La longue période à l'étude et la diversité des sujets abordés imposent l'utilisation de multiples sources dont le croisement permet de tracer un portrait complet et détaillé de la vie de quartier. L'auteur met notamment à contribution des rôles d'évaluation, des annuaires, des recensements et des photos d'époque. Le livre est découpé en cinq chapitres dont trois relatent, de manière chronologique, le développement de Pointe-Saint-Charles de ses débuts jusqu'à sa maturité. Les deux autres portent sur le parcours de trois familles.

Dès les premiers chapitres, on comprend que les balbutiements du quartier vont de pair avec l'implantation des réseaux de transport tel que le réaménagement du canal Lachine dans les années 1840, mais surtout la construction du réseau du Grand Tronc une dizaine d'années plus tard. L'excellente documentation de l'apport du monde ferroviaire au quartier s'explique par le fait qu'avant que la Société d'histoire de Pointe-Saint-Charles soutienne le projet de ce livre, une enquête avait déjà été amorcée dans le cadre d'un projet pancanadien inabouti concernant le Canadien National. Des plans ainsi que des photos d'époque illustrent bien l'importance que prend le chemin de fer, autant par le faisceau formé par ses

voies ferrées vues de haut que par la dimension des entrepôts voués à l'industrie. Ainsi, bénéficiant de la convergence des réseaux de transport sur son territoire, Pointe-Saint-Charles devient un point de rupture de charge, donc un lieu de transbordement et d'entreposage. À l'instigation de l'industrie, les premiers logements s'érigent, bien que ce ne soit que des baraquements temporaires. Ces installations favorisent les conditions nécessaires au développement résidentiel ultérieur. D'abord orienté vers l'industrie ferroviaire, le secteur va vivre une diversification de ses activités et l'on voit apparaître des fabriques de bois, de métal, des usines de textile et une raffinerie de sucre.

**Le propos de cet ouvrage, situé à la croisée de l'histoire urbaine, de l'histoire sociale et du patrimoine architectural, s'accorde parfaitement avec les qualités professionnelles de l'auteur, à la fois architecte, historien et spécialiste des quartiers ouvriers montréalais.**

L'évolution socioculturelle du quartier s'observe surtout par l'analyse des trois groupes culturels historiques de Pointe-Saint-Charles soit les Canadiens français, les catholiques irlandais et les protestants. En effet, cette division se manifeste géographiquement sur le territoire, car l'intégration et l'implication dans la communauté passent d'abord par sa propre église. Par ailleurs, le poids démographique de chacune de ces communautés varie au cours de la période. L'auteur note une augmentation significative du nombre de Canadiens français, en partie à cause de l'exode rural, alors que la population catholique irlandaise diminue. Cette dernière, qui s'était installée massivement lors des années 1840, semble quitter le quartier. Puis arrivent les immigrants provenant de l'Europe de l'Est au début du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui contribue à enrichir la mosaïque culturelle qu'est Pointe-Saint-Charles. Des inégalités sociales sont également observables entre ces groupes : tandis qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle les protestants sont, d'une manière générale, mieux nantis, les Canadiens français et les catholiques irlandais partagent des conditions de vie plus difficiles. Néanmoins, Lauzon affirme que bien que des divisions religieuses, linguistiques et reliées au travail s'inscrivent dans le tissu urbain, tous les habitants se croisent et se côtoient, en par-



ticulier près des commerces lors des achats quotidiens. Afin d'analyser étroitement la vie des familles, l'auteur enquête sur le parcours de trois d'entre elles : les Galarneau, les Mullins et les Turnbull. Ces familles et les ménages qui les constituent représentent autant de prétextes pour visiter des secteurs du quartier et en comparer les différentes architectures.

De cette façon, on constate que l'organisation et l'architecture des bâtiments construits dans les débuts répondent à des obligations et des stratégies des familles propriétaires pour organiser l'espace et mettre en valeur leur terrain. À titre d'exemple, la présence de maisons unifamiliales en fond de cours témoigne d'une planification de la propriété foncière selon laquelle on bâtit d'abord une habitation élémentaire en retrait afin de préparer scrupuleusement la construction principale attenante à la rue. Cette première phase du développement résidentiel, marquée par un accès à la propriété et la construction de maisons unifamiliales, est suivie d'une autre au cours de laquelle apparaissent des bâtiments à logement plus volumineux, qui ont pour effet de restreindre l'accès à la propriété. De la porte cochère qui permet d'accéder au logement du haut par la cour arrière à l'escalier extérieur accroché à la façade de devant, l'évolution du bâti est racontée tout en soulignant les particularités montréalaises. L'intérieur même des habitations est scruté par Lauzon qui analyse la densité des logements et constate que les gens peuvent profiter de plus en plus d'espace et que, d'une manière générale, la qualité des loyers semble plus convenable que ce que l'on en dit. D'ailleurs, l'auteur précise que le haut taux de mortalité infantile n'est pas imputable à l'insalubrité des logements, mais bien à l'alimentation.

L'ouvrage jette des ponts entre la description et l'illustration, puisque le texte est ponctué de photographies et de plans d'époque ; il en jette aussi entre le passé et le présent, car l'auteur montre l'empreinte



suite de la page 7



suite de la page 6



architecturale de cette période sur les bâtiments d'aujourd'hui. Par ailleurs, la volonté de rompre avec des descriptions miséreuses des vieux quartiers en insistant sur la mobilité résidentielle et la diversité des conditions sociales est un point de vue essentiel. Toutefois, il faut éviter que cette diversité ne voile des conditions globales difficiles, occultant certains phénomènes sociaux de dépendance telle que la concentration de la propriété immobilière. Comme démontré dans l'ouvrage, les familles bénéficient de certaines libertés et stratégies, auxquelles on pourrait ajouter l'hypothèque, lorsqu'ils possèdent et aménagent leur espace dans les premiers temps de l'urbanisation. Cependant, on passe à une simple liberté de mouvement lorsque l'accès à la propriété s'amenuise. Ce livre est un outil précieux pour la compréhension du développement urbain et des conditions de vie ouvrière ainsi que pour la reconnaissance du patrimoine architectural industriel et résidentiel. Il constitue également un appel aux études de quartiers, puisque la recherche historique fait office ici de point de départ valable pour stimuler l'appartenance au quartier et la conscience communautaire. ♦

faire de cette activité son fonds de commerce, comme le montre le texte de Mathias Marchal paru dans le journal *Métro* le 21 mars 2013. Cette évocation de la réalité québécoise aurait aussi permis de servir l'histoire de Trouville-sur-Mer en réponse à l'opposition frileuse des associations animalistes, qui disent vouloir le bien-être des bêtes. En effet, c'est bien la principale force de ce livre : démontrer que, comme le disait Félix pour les hommes, la meilleure façon de faire mourir les chevaux est peut-être de les empêcher de travailler. ♦



**GUY DURAND**  
**BROUILLON DE CULTURE QUÉBÉCOISE.**  
**POUR UNE DÉMOCRATIE AUTHENTIQUE**  
 Montréal, Fides, 2014, 163 pages

Ce petit ouvrage réunit les réflexions de Guy Durand sur divers enjeux publics, notamment : les valeurs québécoises, la laïcité, le cours d'éthique et culture religieuse, les écoles privées, les institutions démocratiques, la désobéissance civile, l'euthanasie, l'avortement et les paradis fiscaux.

Comment l'auteur parvient-il, en 163 petites pages, à traiter de tous ces sujets sans faire dans le commentaire superficiel ? Disons-le d'emblée : il n'y parvient pas tout à fait. Pour arriver à ratisser aussi large tout en maintenant une démarche rigoureuse, l'auteur aurait pu se contenter de clarifier des notions de base et d'éclairer certains débats de société. De son propre aveu, c'est avant tout ce que cherche à accomplir le livre (p. 9). Il consacre ainsi plusieurs pages (notamment tout le premier chapitre) à distinguer l'éthique du droit, la culture de la foi, la démocratie directe de la démocratie représentative, le régime parlementaire du régime présidentiel, le mode de scrutin majoritaire du mode de scrutin proportionnel et l'évasion fiscale des paradis fiscaux. Que penser de ces clarifications ? Dans un ouvrage de vulgarisation destiné à un lecteur peu politisé, elles auraient été judicieuses, voire nécessaires. Mais il nous est impossible de ne pas percevoir ces « clarifications » comme d'agaçantes digressions, comme de longues parenthèses entre lesquelles se dégage le véritable propos, celui-ci destiné à un lecteur critique qu'il s'agit de convaincre plutôt que d'éduquer.

En effet, au-delà du didactique « brouillon de culture » citoyenne, le professeur émérite de l'Université de Montréal nous livre ici un essai sur les contours d'une « démocratie québécoise authentique ». Sans l'affirmer explicitement, on comprend que pour être « authentique », la démocratie québécoise ne peut se contenter d'être fidèle aux principes universels de la démocratie ; elle doit aussi être fidèle à sa propre identité, façonnée par un héritage chrétien séculaire.

Ainsi, dans la première partie de l'ouvrage, Guy Durand élabore un modèle proprement québécois de laïcité, qui se caractérise notamment par la volonté de conserver le patrimoine culturel chrétien. Il précise que doivent être conservés le calendrier chrétien, les signes et symboles chrétiens inscrits dans l'architecture des édifices publics, les noms religieux (par exemple de nos lacs et de nos rues), les décorations, célébrations et symboles liés aux fêtes chrétiennes, ainsi que les statues et crucifix dans les salles de conseils municipaux. Aussi, les privilèges fiscaux dont bénéficient les églises et autres institutions religieuses en guise de reconnaissance de leur contribution à la société devraient être maintenues car tout aussi justifiables que ceux dont bénéficient les ONG ou les maisons d'édition. Enfin, dans la mesure où les écoles privées confessionnelles respectent les programmes scolaires, elles devraient continuer à être subventionnées. Il propose même de nous inspirer de

la France, où les écoles privées confessionnelles sont financées à 90 % par l'État, la formation religieuse étant évaluée à environ 10 % des coûts.

Dans la deuxième partie du livre, Guy Durand réfléchit à des réformes pour renforcer le caractère démocratique des institutions québécoises et canadiennes. Son programme est chargé. Il nous invite à limiter les pouvoirs de nomination du premier ministre, à condamner les projets de loi mammoth et les recours abusifs au bâillon, à encadrer l'activisme judiciaire, à adopter un mode de scrutin proportionnel, à se doter d'élections à date fixe, à rehausser le statut des députés d'arrière-ban en allégeant la ligne de parti et en favorisant le vote libre, à légitimer la clause dérogatoire, à favoriser des mesures incrémentales et la recherche constante du consensus dans le respect de la paix sociale, et à reconnaître la pertinence de la désobéissance civile.

Enfin, dans la troisième et plus petite partie de l'opuscule (40 pages), l'auteur explore cinq exemples d'enjeux publics (l'euthanasie, l'avortement, l'école privée, le cours éthique et culture religieuse et les paradis fiscaux) dans la perspective démocrate-chrétienne modérée qui est la sienne.

Sur tous ces sujets, les positions de l'auteur apparaissent, sinon justes, du moins raisonnables. Mais en tant « qu'essai », le résultat est plutôt malheureux, ces positions n'étant que très superficiellement argumentées. Pourquoi notre héritage chrétien mérite-t-il en particulier d'être préservé ? Quelles importantes fonctions sociales (justifiant leurs privilèges fiscaux) les églises remplissent-elles exactement aujourd'hui ? Pourquoi les régimes parlementaires semblent-ils incapables de respecter la tenue d'élections à date fixe ou de valoriser les députés d'arrière-ban ? En pratique, pourquoi les parents envoient-ils leurs enfants à l'école privée ? Bien que centrales à son propos, ces questions sont essentiellement laissées sans réponse. Guy Durand a certes déjà beaucoup écrit sur la plupart des sujets abordés expéditivement dans l'ouvrage, mais on ne peut supposer que le lecteur, intrigué, ira naturellement consulter ses autres écrits pour comprendre comment il en arrive à ses conclusions et comment il répond aux principales ripostes qu'on pourrait leur opposer.

En somme, la « bête » est difficile à saisir. Bien que ses patientes « clarifications » seront jugées utiles par certains et que la perspective démocrate-chrétienne (une expression jamais utilisée par l'auteur) qui s'en dégage soit loin d'être dépourvue d'intérêt, l'ouvrage n'en demeure pas moins insatisfaisant sur les plans de la vulgarisation et de l'argumentation. Espérons seulement que cet éclectique *Brouillon de culture québécoise* donne envie au lecteur, quel qu'il soit, de poursuivre plus loin son exploration de la pensée durandienne et des enjeux publics abordés.

**Gabriel Arsenault**  
 Doctorant en science politique, Université de Toronto